



# Les Mœurs du jour

Guy de Maupassant



Le Gaulois, Le Gaulois du 9 mars 1881, Paris, 1881

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

## LES MŒURS DU JOUR

---

Il y a des époques d'épidémies, des souffles de fièvres, des ouragans de folie qui passent sur le monde. Après la série des meurtres, vient la série des vols ou des avortements. Les empoisonneurs ont leur année ; puis apparaissent les banquiers au pied léger ou les séducteurs de dragons.

Nous traversons une période d'amour. Oh ! d'amour ! C'est beaucoup dire. Est-ce bien ce mot qu'on devrait employer pour exprimer le détraquement hystérique qui se manifeste dans la jeunesse de ce jour ?

Le mot « jeunesse » non plus n'est peut-être pas assez large ?

Toujours est-il que la *crise* a deux aspects. Considérons-la d'abord chez les marchandes de tendresse qui semblent en proie depuis quelque temps à des délires de passion sincère.

C'est étrange, mais c'est ainsi. Voilà que le *Sentiment* paraît avoir pris quartier dans ce monde-là même, dont son confrère le *Plaisir* aurait dû le bannir à jamais. Oui, dans ce monde galant, qui vit de l'amour et par l'amour, qui en trafique à toute heure, qui en vend à tous les poids, à toutes les mesures et à toutes les doses, voilà qu'on a l'air de s'aimer pour de vrai.

Ces demoiselles (celles qu'on n'épouse pas) sont envahies depuis quelque temps par des démangeaisons de mariage tout comme les petites bourgeoises que leurs mères élèvent dans cette seule intention. Sitôt qu'une d'elles a la surprise de se réveiller mère, gare au malheureux quelconque qui, parmi les ayants-droit, refuse d'accepter les prérogatives de cette paternité d'aventure ! Ce n'est pas tout ; celle-ci mitraille ou acidule son amant infidèle. (Comme si la fidélité était un apanage exclusif de ces dames.) Celle-là préfère se percer le sein et tomber légèrement blessée aux pieds de son volage ami. La moindre frasque de leurs « protecteurs » leur met le revolver au poing, et elles ont maintenant la main aussi prompte et aussi légère que la conduite.



Cherchons donc la cause de cette crise.

Serait-ce vraiment de l'amour ? — Non. — Alors quoi ?...

N'ayant jamais eu de maîtresse qui se soit poignardée pour moi ou qui m'ait fait l'honneur de me laver la figure avec un caustique énergique, je n'aurai pas la naïveté de croire à la sincérité des filles.

On ne saurait s'imaginer, en effet, combien on adore éperdument, tout de suite, une femme qui a failli se tuer pour vous, et quels sacrifices on ferait pour elle, et quelle générosité éveille en nos cœurs cette idée qu'on est aimé jusqu'à la mort.

Elles le savent et elles en usent.

Mais qui donc a pu les réduire à employer sans cesse ces moyens extrêmes, à jeter ainsi leur va-tout, à jouer le drame en permanence.

Pardon mesdames, il est des termes d'argot qui montent tout d'un coup à la surface de la langue. On les chuchotait tout bas hier, aujourd'hui on les prononce tout haut ; des journaux les impriment ; ils ont droit de cité sur le boulevard.

Nous n'osons point les répéter.

Une anecdote pourtant :

Un jeune homme du meilleur monde, fort coureur et grand chasseur, avait des succès si fréquents parmi les belles dames dont les amabilités sont tarifées tout comme les rafraîchissements d'un café, que ses revenus n'auraient jamais suffi pour solder toutes les faveurs qu'il consommait. Il eut recours à un moyen aussi simple qu'ingénieux. Il tint un compte scrupuleusement exact des bonheurs impayés qu'il devait à ses charmantes amies, et, dès que la chasse fut ouverte, il se mit à leur envoyer des multitudes de lapins.

Il marchait tout le jour par les bois et les côtes et, le soir, en se frottant les mains, il disait à ses amis :

— Je viens encore de placer six lièvres.

Les jeunes personnes furent d'abord satisfaites, comme quiconque reçoit des bourriches de gibier (ça vous pose auprès du concierge) ; mais bientôt, quand l'une d'elles rencontrait une camarade et lui demandait :

— As-tu des nouvelles d'Arthur ?

L'autre aussitôt répondait :

— Oui, il vient de m'envoyer un lièvre.

Alors la désillusion commença. Et quand toutes eurent mangé pendant des mois du lièvre sauté, rôti, grillé, en gibelote, en pâté, en miroton, elles commencèrent à trouver exécrable cet animal.

Le lièvre devint la terreur, l'épouvante, l'épée de Damoclès de cette nombreuse population volante qui déménage éternellement entre les rues Breda, Clauzel, des Martyrs, Notre-Dame-de-Lorette, Pigalle, etc., etc. On lui jura une haine à mort, et au moindre soupçon, au moindre geste, à la moindre crainte, on a recommencé le massacre des innocents qui payent toujours pour les coupables. Car il est bon d'observer que les donateurs de lièvres, étant d'un naturel malin, se laissent très rarement pincer.

Donc, toute cette grande crise de passion dramatique, avec poignards et revolvers, ne me paraît guère autre chose que la conspiration du chantage, appuyée, du reste, par l'indulgence si complaisante des tribunaux.

Malgré le succès de ces moyens, il me semble cependant que quelque homme autorisé, comme M. Dumas fils, par exemple, qui a passé sa vie à étudier les mystères des cœurs à double fond, devrait adresser aux femmes galantes quelques conseils sages et philosophiques. « Mes enfants, leur dirait-il, votre arme doit être la séduction et non pas le couteau-poignard. Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Faites comme la fourmi, croyez-moi, amassez, amassez sans cesse, amassez toujours ; c'est là le vrai, le seul moyen. Prenez garde de décourager les hommes. Vous les tenez, conservez-les, soyez prudentes, ne les éloignez point, ils pourraient retourner aux femmes du monde. Songez donc, mes petites chattes, combien la concurrence est grande. La moindre faute peut amener votre ruine ; et puis, entre nous, vous n'êtes en somme qu'une valeur de convention. Vous êtes cotées cher, très cher, trop cher : gare la baisse ! Le Turc aussi fut coté cher, et ma foi, en fait de filouterie, vous le valez. Vous êtes si nombreuses vraiment que nous avons bien du mal à vous

nourrir. Nous consentons à faire des sacrifices, mais il faut vous montrer raisonnables ; ne nous tirez pas dessus, que diable ! Et puis, n'oubliez jamais cette sage parole d'un romancier de ma connaissance : « Quand je désire une créature à la mode qui vaut une fortune, j'attends, car je suis sûr qu'au bout de quelques années elle tombera à rien. Or, comme en réalité c'est mon désir seul qui a de la valeur, et non la fille, cela revient tout à fait au même. »

\*\*

Passons maintenant au côté des hommes. Ici, le cas est plus complexe et plus nombreux. On chuchote de si étranges histoires que l'esprit reste effaré. On parle de mineurs, d'enfants, de choses monstrueuses, et des procès se déroulent publiquement où la moitié d'une grande cité semble s'être partagé les faveurs d'une petite fille de douze ans.

Quelle est donc la source du mal ?

C'est délicat à dire, mais enfin il le faut. Cette source du mal, eh bien, c'est vous, mesdames, les femmes du monde. À qui la faute si vos maris s'encanaillent et s'encrapulent ? À qui la faute si les jeunes gens, ne trouvant plus de maîtresses spirituelles et charmantes, vont rôder en des lieux suspects ? Ah ! ça, voyons, que faites-vous ? À quoi songez-vous ? Quels sont votre rôle et votre mission ? À quoi servez-vous si vous ne savez plus vous faire aimer assez pour retenir à vos genoux les mondains ?

Vous aussi, mesdames, vous auriez besoin de tutélaires conseils ; mais quelle bouche assez autorisée, assez persuasive, assez puissante pourrait vous indiquer efficacement la voie nouvelle ? M. Dumas n'a guère votre oreille, et je ne vois que M. Caro dont les savantes leçons exercent sur vos cœurs une influence assez décisive. Mais consentirait-il à consacrer un des cours que vous suivez si assidûment à traiter cette question, pourtant si large et si facile aux développements, « de l'amour dans le monde » ?

Voici, je crois, les points principaux où pourrait s'exercer son éloquence :

Il se demanderait d'abord si, par hasard, la vertu sévirait parmi vous. Mais non, cette hypothèse doit être vite écartée ; nous ne sommes pas encore menacés de ce fléau ; et la vertu, comme dans l'antiquité, continue à n'être qu'un mot.

Ici on pourrait même tenter une définition moderne de la vertu : « l'art délicat d'éviter le scandale ».

Alors que se passe-t-il ?

Êtes-vous moins belles ? Non assurément. Les hommes se sont-ils modifiés ? Pas davantage. Seulement le siècle marche ; la civilisation progresse ; les mœurs changent ; les inventions nouvelles se multiplient, la science fait des prodiges et l'industrie, des merveilles (comme a dit Victor Hugo) ; et vous n'êtes pas dans le mouvement. Voilà tout.

Tout change. L'amour comme le reste. On n'aimait pas au dix-huitième siècle comme au moyen-âge, on n'aimait pas en 1830 comme sous le Directoire. Il ne faut plus aimer aujourd'hui comme en 1830. Votre infériorité vient de là. Nous sommes dans un siècle pratique, qui n'abuse pas du sentiment...

Et l'orateur, dans un grand mouvement d'éloquence, adresserait un appel ardent à toutes les femmes en état de plaire. Il prêcherait cette croisade de la séduction, et ferait de tels effets que toutes les assistantes sortiraient de là, pleines de zèle pour l'œuvre nouvelle, et n'auraient plus qu'un désir au cœur : sauver un homme de la débauche immonde ; le retenir sur les bords du gouffre béant.

Les hommes, assurément, ne demanderaient pas mieux que d'être sauvés ainsi.

Je le souhaite de tout mon cœur.

Ainsi soit-il.

**GUY DE MAUPASSANT.**

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- \*j\*jac
- Tipram
- Kaviraf
- Hsarrazin
- Cantons-de-l'Est
- Obelon
- ThomasBot
- Marc
- Phe
- Le ciel est par dessus le toit

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)